

Ethiopiques

REVUE NÉGRO-AFRICAINE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE,
DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART



N°108 - 1^{er} Semestre 2022



ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiennes

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de Publication

A. Raphaël NDIAYE

Directeur de Rédaction

Amadou LY

Membres

Mamadou BA
Abdoulaye Élimane KANE
Ramatoulaye Diagne MBENGUE
Boubé NAMAÏWA
A. Falilou NDIAYE
Amadou Lamine SALL
Pierre SARR (Lettres)
Malick DIAGNE
Abdou SYLLA
Étienne TEIXEIRA
Ibrahima WANE
Babacar Mbaye DIOP
Alioune DIAW
Cheick SAKHO
Andrée Marie Diagne BONANE
Coudy KANE

Membres correspondants

Hélène TISSIÈRES (U.S.A.)
Eileen JULIEN (U.S.A.)
Sana CAMARA (U.S.A.)
Papa Samba DIOP (France)
Françoise UGOCHUKWU (Angleterre)
Pierre K. NDA (Côte d'Ivoire)
Guy O. MIDIOHOUAN (Bénin)
Abdelouahed MABROUR (Maroc)
Ousmane TANDINA (Niger)
Pierre NDEMBY MAMFOUBY (Gabon)
Albert OUEDRAOGO (Burkina Faso)
Mbaye DIOUF (Canada)

Ethiopiennes

Éthiopiennes

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.

N° 108 1^{er} Semestre 2022

Illustration :

Cleansing the earth, 2020

Oil on linen

60 X 45

BAMAZI TALLE (USA-TOGO)

***Éthiopiennes* n° 108.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2022.

N° 108

1^{er} SEMESTRE 2022

.....

SOMMAIRE

1. Littérature

| | |
|---|----|
| Mamadou Hady BA - <i>La plus secrète mémoire des hommes</i> : une esthétique de la déconstruction | 7 |
| Aliou SECK - Écriture romanesque et intermedialité dans <i>Cave 72</i> de Fann Attiki. | 21 |
| Denis Assane DIOUF - Le roman territorial sérère : contexte d'émergence, analyse thématique et poétique | 37 |
| Aliou SÈNE - <i>Les Écailles du ciel</i> , un roman satirique | 51 |
| Coudy KANE - Les aspects spéculaires et méta-narratifs dans l'œuvre d'Amadou Élimane Kane : une modélisation de l'esthétique du roman pour repenser le récit africain | 65 |
| Dacharly MAPANGO - Métatextualité dans <i>Le Pleurer-Rire</i> : poétique néo-romanesque et esthétique postmoderne d'Henri Lopes | 77 |
| Jean Marie YOMBO - Postcolonialisme et crise du récit en contexte francophone..... | 91 |

2. Philosophie, sociologie, anthropologie

| | |
|---|-----|
| Ramsès NZENTI KOPA - Aimé Césaire et l'écocritique africaine : le procès écologique de la civilisation occidentale | 103 |
| Malick DIAGNE - Djibril Samb ou l'éclectisme d'un humaniste radical pour penser l'Afrique et le monde en devenir | 117 |
| Dominique SÈNE - Léopold Sédar Senghor et les théories classiques de la sociologie du développement | 131 |

3. Notes de Lecture

| | |
|--|-----|
| Abdoulaye DIOME - Modou Fatah Thiam, <i>Lam-lam-jeeri</i> , les éditions Artige, Dakar-Sénégal, 2021, 230 Pages | 145 |
| Coudy KANE - <i>Solitudes</i> : un esthétisme romanesque essentiellement humain..... | 149 |

***Éthiopiennes* n° 108.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2022.

**LA PLUS SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES : UNE ESTHÉTIQUE
DE LA DÉCONSTRUCTION**

Par Mamadou Hady BA *

Le roman négro-africain se lit en fonction d'une périodisation. Au roman de consentement, succèdent respectivement ceux dits de contestation et de désenchantement. Au tournant des années 1990, une nouvelle génération regroupant des romanciers nés après les indépendances émerge. Désignée sous le vocable des « enfants de la postcolonie » (Waberi, 1998 : 8), celle-ci propose, au regard des théories postcoloniales, une esthétique nouvelle. Cette dernière vise à sortir l'Afrique de la périphérie pour la placer au centre. C'est sans doute dans ce courant qu'il convient d'inscrire Mohamed Mbougar Sarr. En effet, *La plus secrète mémoire des hommes*¹ de Mbougar est figuratif de cette tendance. Couronnée par le prix Goncourt 2021, la dernière production romanesque de Mbougar Sarr place, au moyen de la fiction, l'Afrique au cœur de la littérature mondiale. Quels traits distinctifs permettent de relier ce roman aux enfants de la postcolonie ? C'est fondamentalement à cette question que tentera de répondre cette étude en se fondant sur le postcolonialisme. Pour ce faire, nous partons du postulat que, conformément aux directives des enfants de la postcolonie, les questions universelles et la transgression des frontières restent des éléments identitaires importants. C'est ainsi que notre réflexion, s'organisera autour d'un schéma binaire qui abordera en premier lieu, la

* Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

¹ L'acronyme *LPSMH* sera utilisé dans le cadre de cette étude.

déconstruction thématique et en second lieu la déconstruction géographique.

1. Une déconstruction thématique

Les enfants de la postcolonie, en référence à la quatrième génération du roman négro-africain, regroupe des romanciers africains nés après les indépendances et qui, pour la plupart, vivent en France. Cette nouvelle génération marque une rupture avec les précédentes dont les œuvres ont porté sur « une littérature d'engagement et d'éducation des masses » (Waberi, 1998 : 12). Il n'est plus question de dénonciation, de contestation ou de résistance. Mohamed Mbougar Sarr semble partager ce point de vue dans son roman. Selon lui, « un continent qui avait déjà tant souffert, qui souffrait et souffrirait encore, était en droit d'attendre de ses écrivains qu'ils donnassent de lui une image plus positive » (21). Il est clair qu'il ne s'agit plus, à ses yeux, de s'apitoyer sur le sort de l'Afrique, mais de la présenter sous un beau jour. C'est sans doute pour cette raison que T.C Élimane, considéré d'ailleurs comme le « double romanesque de Mbougar » (Ba, 2022 : 5), refuse de prendre position lors de la lutte pour l'indépendance des pays africains. Interrogé sur la décision de la Guinée de voter « Non » (355) au référendum du Général De Gaulle en 1958, « il a quitté le salon sans dire un mot » (357). Ce silence d'Élimane révèle le changement de paradigme caractéristique des romanciers de la quatrième génération. Il n'est plus question de décolonisation, de valorisation culturelle ou de critique des régimes post-indépendances en ce sens que « l'auteur contemporain s'est affranchi des injonctions qui pesaient sur les générations précédentes » (Moudileno, 2017 : 159).

Diégane Latyr Faye adopte cette même attitude. Revenu au Sénégal suivre les traces de T.C. Élimane, il se retrouve en face d'un dilemme. Le pays est secoué par une affaire politique, la mort de Fatima Diop. Son ami Chérif attend de lui qu'il écrive « un grand livre politique » (363). Il lui reproche d'avoir abandonné dans son roman, *Anatomie du vide*, « les questions sociales » (363-364). Contrairement aux générations précédentes, Diégane apparaît comme un traître qui

ferme obstinément les yeux sur les crises qui secouent son pays. Il soutient que les écrivains africains « sont des humains pas des héros politiques ou des idéologues » (73). D'ailleurs, son mutisme révolte ses concitoyens qui voient en lui un félon. « Voilà pourquoi tu ne seras jamais reconnu ici : tu nous snobes » (369), lui assène un internaute. La posture de Diégane, emblématique de l'idéologie des enfants de la postcolonie, semble ainsi incompréhensible aux yeux de ses compatriotes. Ceux-ci, habitués à une prise de position radicale des auteurs sur des questions nationales, expriment leur déception. Pour Lydie Moudileno, « une nouvelle écriture africaine prend forme » (Moudileno, 2017 : 166).

C'est dire qu'une nouvelle orientation thématique est donnée à la production romanesque africaine. Celle-ci est désormais axée sur des questions universelles. Les enfants de la postcolonie développent « de nouvelles formes littéraires marquées par l'introspection sur fond de mondialisation et d'émigration » (Chanda, 2005 : 30). Il ne s'agit plus de dire l'Afrique, mais le monde. Cette préoccupation majeure s'exprime à travers le thème de l'immigration qui « est un phénomène universel » (Diène, 2013 : 11). Elle donne naissance au néologisme « migritude » (Chevrier, 2004 : 85) et à la notion de « migrance [qui] est une notion clef des théories postcoloniales » (Diallo, 2012 : 42). Par conséquent, les romans de la postcolonie en font leurs toiles de fond. C'est sur cette lancée que s'inscrit Mohamed Mbougar Sarr.

L'immigration reste un thème majeur dans *LPSMH*. Cette fiction est construite autour du personnage de Diégane Latyr Faye, romancier sénégalais vivant en France. Le roman de Mbougar aborde « la place des littératures de l'immigration par rapport aux littératures nationales » (Albert, 2005 : 16), notamment à travers la réception du *Labyrinthe de l'inhumain* qui demeure son suc narratif. Cette question est liée à celle de l'immigration africaine en France qui reste plus générale. Le récit migratoire demeure la matrice génétique du roman. Vu comme un écrivain migrant, Mbougar ne peut occulter cette « thématique imposée

c'est-à-dire la situation de l'immigrant »² (Bouazza, 2001 : 12). Il l'aborde, à partir de la condition des étudiants étrangers, africains pour la plupart, vivant à Paris.

Ces derniers, en plus de leurs ébats sexuels, aiment se rencontrer et échanger sur des questions d'ordre littéraire. À ce sujet, Diégane précise : « On se revit plusieurs fois les jours suivants, chez l'un de nous, ou dans des bars, pour échanger nos réflexions sur le livre, et nous confier nos rêves d'écrivains » (67). Unis par la littérature, ces jeunes étudiants/écrivains africains viennent de pays différents. En les réunissant dans sa fiction, Mbougar révèle le pouvoir de l'immigration signe d'unité. En effet, Diégane (Sénégal), Faustin Sanza (Congo), Eva Touré (Franco-guinéenne), Béatrice Nanga (Cameroun) Musimbwa (R.D. Congo) représentent l'Afrique subsaharienne. L'unité africaine chantée par les politiques devient une réalité dans l'espace romanesque grâce à l'immigration. « Perdus et malheureux en Europe » (65), ils se retrouvent pour survivre à la nostalgie de la terre mère.

D'un autre côté les raisons de l'immigration dans ce roman ne sont plus pécuniaires. En vérité, Siga D. affirme s'être rendue en France non pas pour y gagner sa vie ou parfaire ses connaissances, mais pour retrouver les traces de son cousin, Élimane. Dans ce sillage elle déclare :

La proposition de la poétesse haïtienne pour finir mes études, je ne l'ai pas acceptée pour elle, même si je l'aimais ; ni pour moi, c'est-à-dire pour échapper à mon pays. Non : je l'ai acceptée pour Élimane Madag. C'est lui que je suis venue chercher en France, où je suis arrivée en 1983, après trois ans d'errance et de chancelllements silencieux au bord d'une haute falaise avec mes bouts de charbon dans les rues de Dakar (211).

Vu sous cet angle, l'immigration apparaît comme une réponse à la colonisation. En effet, Assane Kouma, père de T.C. Élimane, endoctriné par les colons, est parti mourir pour la France lors de la première guerre mondiale laissant derrière lui son frère et sa femme enceinte. Son fils Élimane suivra ses pas en décidant d'intégrer l'école coloniale avant de poursuivre ses études à Paris. Mais il semblerait que

² Traduction d'Elisa Diallo.

c'est « pour le chercher qu'Élimane était venu en France » (228). Si le doute subsiste quant à ses motivations, Siga D., elle ne part à Paris que pour retrouver son parent. Sous ce rapport, convenons avec Benaouda Leb dai que « les migrations sont une conséquence du fait colonial » (Lebdai, 2017 : 81).

Mohamed Mbougar Sarr s'intéresse également aux conditions de vie difficiles des immigrés, notamment leurs conditions d'hébergement et de travail déplorables. Thérèse Jacob rapporte : « Nous lui avons bien sûr proposé de loger chez nous ; nous avons un peu de place. Mais il dit qu'il voulait s'en sortir seul, malgré l'amitié qui nous liait. Le contremaître du chantier, un type louche, proposa de lui louer au noir une chambre misérable. Élimane accepta » (229). Mbougar chante l'hospitalité française qu'incarnent Thérèse et Charles, mais aussi la fierté africaine d'Élimane. Sur un autre point, il dénonce la mauvaise qualité et l'étroitesse des logements réservés aux immigrés. La « petite chambre » (209) de Siga illustre cette thèse. Mohamed Mbougar Sarr rejoint sur cet aspect les enfants de la postcolonie.

Cette question de l'hébergement des Africains en France a été soulignée par d'autres romanciers. Dans *Bleu-Blanc-Rouge*, Massala-Massala rapporte : « Ce qui me frappe dès le premier jour, ce fut cette pancarte à l'entrée de la grande porte cochère sur laquelle on lisait que le bâtiment, le nôtre, était en cours de démolition. Le numéro de l'arrêté municipal était en rouge » (Mabanckou, 1998 : 135). L'écrivain congolais critique les maisons réservées aux migrants. C'est dire, qu'unaniment, les enfants de la postcolonie « fustige[nt] les conditions d'hébergement des immigrés en Hexagone. Le logement de fortune qu'ils occupent témoigne de l'infortune des [Africains] » (Diène, 2013 : 11).

Le travail des immigrés est également évoqué par Mbougar. Élimane est employé « comme manœuvre dans le bâtiment » (229). Il s'épuise physiquement pour subvenir à ses besoins. Par contre, Siga et son amie martiniquaise Denise, alors étudiantes, font des strip-teases pour gagner leurs vies. L'Araignée-mère le confirme lorsqu'elle déclare : « En ce temps-là, j'étudiais la philosophie à Nanterre, je faisais

des strip-teases au Vautrin » (283). Mohamed Mbougar Sarr souligne les conditions de vie difficiles des étudiants étrangers en France. Ceux-ci, pour joindre les deux bouts, acceptent tout type de boulot. Siga expose son corps, notamment sa poitrine pour gagner quelques billets. Elle confie : « Si je n'étais pas déjà nue, je déboutonnais mon haut, faisais glisser les bretelles de mon soutien-gorge sur mes épaules et la présentais au nez du curieux ou de la curieuse en ne lâchant pas ses yeux » (281). Si elle se limitait à la danse, d'autres filles, « pour gagner davantage, rejoignaient parfois des clients, au deuxième étage, dans les loges du Vautrin » (282). La prostitution apparaît comme le raccourci préféré des femmes étrangères pour arrondir leurs fins de mois. Tous les moyens sont bons pour survivre. La misère parisienne corrompt les valeurs morales africaines. En plus, ces travaux sont pour le moins dévalorisants eu égard à leur niveau d'étude. Il faut remarquer que Paris n'est pas l'eldorado. Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Salie l'aura appris à ses dépens.

En effet, confrontée à l'indigence, elle regrette : « J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillières que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV » (Diome, 2003 : 44). Paris n'est finalement qu'un mirage, « un enfer déguisé en paradis » (423). Les écrivains migrants cherchent à travers la fiction « à changer les mentalités aussi bien en Afrique qu'en Europe » (Lebdai, 2017 : 91). En cela, dans leurs œuvres, ils peignent objectivement les difficultés de l'immigration.

Une autre question liée à l'immigration que soulève Mohamed Mbougar Sarr est celle du retour au pays natal. Dans *LPSMH*, l'expatriation marque une rupture avec le pays d'origine. Élimane et Siga illustrent parfaitement cette thèse. Le premier après avoir passé quelques temps en France a coupé les ponts avec son pays de manière progressive. Maam Dib raconte : « Madag est lui aussi allé en France pour étudier. Mais il a très vite cessé de donner des nouvelles, comme s'il ne voulait plus avoir de rapports avec sa famille. Ou comme s'il était mort. Son silence a rendu sa mère folle. Après des années à vivre sous le

manguier, elle est partie. Elle a subitement quitté le manguier et on ne l'a jamais retrouvée » (440). L'immigration entraîne la dislocation de la cellule familiale. Elle a le même effet chez Siga. Contrairement à Madag qui revient finir ses jours au pays, l'Araignée-mère rompt tout contact avec le pays. « J'ai décidé de ne plus retourner au Sénégal » (327) dit-elle. Maam Dib l'accuse alors d'avoir renié les siens lorsqu'elle affirme : « Je ne veux plus entendre parler d'elle. Elle n'est jamais revenue » (435). Siga a rompu tout contact avec le Sénégal, ses origines. Sa posture est en phase avec le roman de l'émigration africaine dans lequel « le thème du retour au pays natal a pratiquement disparu » (Waberi, 1998 : 12-13).

S'inscrivant dans la lignée des études postcoloniales, Mbougar Sarr aborde, en plus de l'immigration, des questions universelles. Il s'intéresse notamment au football, « un thème mondial » (Diène, 2013 : 14). À ce sujet, il revient sur le sacre de la France à « la coupe du monde de foot » (51). Sa production, transcende donc les simples questions africaines pour aborder des sujets d'ordre mondial. C'est également dans cette mouvance que s'inscrit la musique, à travers ses différents genres. Au *Mbalax*³ d'Oumar Pène répond le Tango de Carlos Gardel. C'est dire que l'art musical ignore les frontières. Peu importe la langue dans laquelle elle est composée, la musique demeure universelle.

En somme, *LPSMH* s'inscrit dans la liste des romans de la quatrième génération en abordant la thématique de l'immigration et la déconstruction des frontières.

2. La déconstruction des frontières géographiques

L'un des critères identitaires des enfants de la postcolonie reste la position géographique des écrivains. Les auteurs de cette génération résident, pour la plupart, en France, « pays dont ils possèdent le passeport » (Chevrier, 2004 : 12). Ils sont donc « les premiers à user sans complexe du double passeport » (Waberi, 1998 : 11). Mohamed Mbougar Sarr semble répondre à ce critère. D'origine sénégalaise, il vit

³ Musique populaire sénégalaise.

en France en tant qu'écrivain. Selon Babou Diène, « les écrivains partagent avec leurs personnages les mêmes expériences » (Diène, 2013 : 16). Il n'est alors pas surprenant de voir les personnages de Sarr suivre ses pas.

T.C. Élimane, Diégane Latyr Faye, Siga, Faustin Sanza, Eva Touré, Béatrice Nanga et Musimbwa quittent tous l'Afrique pour la capitale française en tant qu'écrivain. De même, la présentation d'Eva Touré, « franco-guinéenne » (63), confirme cette double appartenance identitaire chère aux enfants de la postcolonie désignés sous le terme de « franco-quelque chose » (Waberi, 1998 : 12). Ils n'appartiennent pas à un pays en particulier et se revendiquent « citoyens du monde... Universels ! » (73). Pour répondre à l'appel de la mondialisation, ils choisissent la nation de la littérature, « la patrie des livres » (319). Ils ignorent, de fait, les frontières géographiques.

Dans cette optique, Élimane se rend en Argentine, Siga au Pays-Bas. À l'image des écrivains migrants, les personnages romanesques de Mbougar « voyagent beaucoup » (Waberi, 1998 : 14). Aussi comme les auteurs de la quatrième génération, ils sont partis poursuivre leur formation dans les universités et grandes écoles françaises, même s'ils n'en sont pas sortis diplômés. Si Élimane « renonça à continuer de préparer le concours de l'École normale » (229), Diégane poursuit sa formation universitaire qui le « mena vers une thèse de littérature » (24). Les écrivains de la dernière génération sont des intellectuels qui se démarquent par leurs parcours académiques exemplaires. Toujours est-il que le choix de vivre en France n'est pas fortuit.

Dans *LPSMH*, Paris apparaît comme « la capitale de toutes les consécration » (Waberi, 1998 : 13). Conscient de cette réalité, les auteurs africains investissent ce point géographique considéré comme le centre. Le sacre d'Élimane se justifie sans doute par sa résidence en France qui accélère « l'obtention des prix littéraires les plus prestigieux » (Moudileno, 2017 : 161). T. C. Élimane intéresse même les jurés du prix Goncourt qui « en parlaient » (234). Grâce à son succès, il rappelle plusieurs écrivains contemporains notamment Fatou Diome, Alain Mabanckou, Abdourahman Waberi et plus récemment Mohamed

Mbougarr Sarr. Ces romanciers sont tous couronnés par différents prix littéraires. Ces derniers « affranchissent les écrivains francophones de la périphérie. Du coup, leurs romans cessent d'être mineurs » (Diène, 2013 : 19). Grâce à la reconnaissance du centre parisien, l'Afrique est au cœur de la littérature mondiale.

L'espace littéraire français offre plus de visibilité aux écrivains et leur permet de sortir de la périphérie. De l'avis d'Élisa Diallo « si une grande partie des textes produits sur le continent africain n'est pas prise en compte par la critique occidentale/internationale, c'est qu'ils ne sont pas visibles » (Diallo, 2012 : 59). Paris offre une plus grande audience au romancier migrant. Siga suscite l'intérêt des milieux littéraires parisiens. Dans cette perspective, Diégane rappelle : « Nous arrivâmes à l'hôtel où elle logeait pendant les quelques jours qu'elle passait à Paris pour assister à un colloque consacré à son œuvre » (31). Le succès que connaît l'Araignée-mère dépend de sa position géographique. Celle-ci lui ouvre « les nouveaux espaces de cette visibilité, comme les salons du livre, les colloques et les festivals » (Moudileno, 2017 : 161). Le triomphe littéraire de Siga se mesure à la réception de son livre « traduit en espagnol et publié en Argentine » (324). Son parcours rappelle ainsi celui des enfants de la postcolonie, notamment d'Abdourahman Waberi traduit « en une douzaine de langues » (Diène, 2013 : 19).

Diégane profite également de l'aura qu'offre le centre pour sortir de l'anonymat. Son roman, *Anatomie du vide*, connut d'abord un accueil peu glorieux : « (soixante-dix-neuf exemplaires écoulés les deux premiers mois ceux que j'avais achetés de ma poche inclus) » (25). C'est le commentaire d'un journaliste qui offre à l'œuvre un succès de librairie. Diégane Latyr le rappelle en ces termes : « Il m'avait fallu attendre quatre ou cinq mois après sa publication pour qu'on le tirât du Purgatoire de l'anonymat. Un journaliste influent, spécialiste des littératures dites francophones, l'avait chroniqué en mille deux cents caractères, espaces compris dans *Le Monde (Afrique)* » (25).

Ce commentaire pousse la critique et les lecteurs à accorder du crédit à ce roman. En sus de ce succès, l'auteur obtint une plus grande notoriété dans l'espace littéraire français. En effet, cette étude « suffit,

par conséquent, à me valoir une certaine attention dans le milieu littéraire de la diaspora africaine de Paris » (26), souligne-t-il. Cette remarque révèle la reconnaissance qu'acquière les écrivains migrants commentés par des voix autorisées ou publiées par des maisons d'édition réputées. C'est le lieu de signaler que « la visibilité de ces auteurs (ou en tout cas de certains) doit beaucoup à une prise en charge soutenue du monde éditorial, de la critique journalistique et des institutions françaises » (Moudileno, 2017 : 160).

Dans sa fiction, Mbougat montre que la capitale française est incontournable pour les écrivains africains. D'ailleurs Diégane l'avoue sans détour lorsqu'il affirme :

Aucun écrivain africain établi ici ne l'avouera publiquement. Chacun niera, en accompagnant sa déclaration d'une pose rebelle. Mais au fond, cela fait partie des rêves de beaucoup d'entre nous (pour certains, c'est même LE rêve) : l'adoubement du milieu littéraire français (qu'il est toujours bon, dans sa posture, de railler et conchier). C'est notre honte, mais c'est aussi notre gloire fantasmée ; notre servitude, et l'illusion empoisonnée de notre élévation symbolique. Oui, Stan, voilà notre triste réalité : le contenu misérable de notre rêve misérable, la reconnaissance du centre – la seule qui comptât (72).

L'adoubement du milieu littéraire français reste le rêve des écrivains migrants. C'est fondamentalement pour cette raison qu'ils résident (ou ont résidé) pratiquement tous en France. Paris est le référent par excellence des auteurs. En vérité,

la littérature et la langue de la France métropolitaine continue à servir de référents normatifs et esthétiques, et où Paris reste le centre incontournable pour ce qui concerne l'édition, la diffusion et la critique des œuvres littéraires. (Diallo, 2012 : 31-32).

Les auteurs africains investissent la capitale française pour sortir de la périphérie. Ils concurrencent les écrivains occidentaux en refusant la marginalité. À la vérité, « la position identitaire des auteurs qui composent la quatrième période du roman négro-africain encourage le dépassement d'une littérature nationale, centrée sur elle-même, pour une écriture universelle (Ba, 2020 : 88) ». C'est sans doute ce qui justifie l'évocation dans la fiction de grands noms de la littérature française « Bernanos, Alain, Sartre, Nizan, Gracq, Aymé, Troyat, Ève Curie,

Saint-Exupéry, Caillois, Valéry... » (49). Cette énumération confirme la position hégémonique de Paris, centre des lettres même si Mbougar cite aussi d'autres auteurs comme Jaspers et Senghor. Elle prouve également que « les littératures du monde, française, africaine et d'ailleurs, constituent la nourriture spirituelle des personnages et, par ricochet, de leurs créateurs » (Diène, 2013 : 17). En se référant à eux, Mohamed Mbougar Sarr place son œuvre au cœur de la littérature mondiale.

Par ailleurs, il pose un regard critique sur cette reconnaissance du centre qui, semble trop subjective. Elle ne couronne pas le talent, mais la particularité de l'auteur. Dans *LPSMH*, il déclare :

Est-ce qu'on parle de littérature, de valeur esthétique, ou est-ce qu'on parle des gens, de leur bronzage, de leur voix, de leur âge, de leurs cheveux, de leur chien, des poils de leur chatte, de la décoration de leur maison, de la couleur de leur veste ? Est-ce qu'on parle de l'écriture ou de l'identité, du style ou des écrans médiatiques qui dispensent d'en avoir un, de la création littéraire ou du sensationnalisme de la personnalité ?

W. est le premier romancier noir à recevoir tel prix ou à entrer dans telle académie : lisez son livre, forcément fabuleux.

X. est la première écrivaine lesbienne à voir son livre publié en écriture inclusive : c'est le grand texte révolutionnaire de notre époque.

Y. est bisexuel athée le jeudi et mahométan cisgenre le vendredi : son récit est magnifique et émouvant et si vrai !

Z. a tué sa mère en la violant, et lorsque son père vient la voir en prison, elle le branle sous la table du parloir : son livre est un coup de poing dans la gueule (307-308).

Le lauréat du Goncourt 2021 fustige les critères d'attribution des prix littéraires, car selon lui, « la seule chose à exiger des écrivains, africains ou inuits, c'est d'avoir du talent » (73). Sur ce point, il dénonce les commentaires des textes mineurs sous un prisme autre que littéraire. C'est dire que leur succès ne doit plus être vu comme une exception ou une faveur, mais plutôt comme une consécration récompensant leur génie. C'est une manière pour lui de déconstruire et de dénoncer les limites du centre qui en devient éclaté.

Ainsi, pour prouver l'éclatement du centre, les romanciers de la quatrième génération ne résident pas obligatoirement en France. En vérité, « de jeunes écrivains africains vivants dans leur pays partagent les mêmes préoccupations que ces enfants de la postcolonie » (Waberi,

1998 : 14). Conscient de ce fait, Mbougar oppose, dans sa fiction, les deux types d'écrivains africains : l'un demeurant en France, l'autre en Afrique. Si Siga refuse de rentrer au Sénégal, Musimbwa décide de ne plus retourner en France. Pour lui, « ce n'est pas le lieu d'où il écrit qui fait la valeur de l'écrivain, et que ce dernier peut, de partout, être universel s'il a quelque chose à dire » (424). Mbougar milite en faveur des littératures du sud. Il conteste l'hégémonie européenne en montrant que l'Afrique, et les autres espaces du globe, sont également des centres. Il rejoint sur ce point Salman Rushdie, cité par Benaouda Lebdaï, pour qui « la littérature n'a rien à voir avec l'adresse personnelle de l'écrivain » (Lebdaï, 2017 : 91). Mbougar est en phase avec l'idéologie postcoloniale. En ce sens, il connecte les différentes parties du globe.

Ainsi Diégane lors de son séjour en France reste connecté au Sénégal grâce aux technologies de l'information et de la communication. La magie des réseaux sociaux fait qu'il peut, avec « un appel vidéo » (68) entendre et voir ses parents malgré la distance. Les moyens de communication moderne brisent les distances. Aïda rapplique à Dakar lorsqu'elle reçoit la nouvelle du suicide de Fatima Diop. « Quand j'ai appris le suicide de Fatima Diop, j'ai immédiatement compris qu'il se produirait aussi quelque chose au Sénégal. La traînée de poudre devait nécessairement passer par Dakar. Je suis montée dans le premier avion » (352), rappelle-t-elle. Babou Diène a sans doute raison de soutenir que « les technologies de l'information et des télécommunications ont rendu les frontières poreuses et rapproché les différents souffles de l'humanité » (Diène, 2013 : 14). Mohamed Mbougar Sarr prouve par la fiction que le monde est désormais un village planétaire.

Conclusion

LPSMH de Mohamed Mbougar Sarr marque une rupture avec les trois premières périodes du roman négro-africain. Ce roman épouse l'idéologie des écrivains de la quatrième génération eu égard aux thèmes qu'il développe. Les questions mondiales qu'il aborde, notamment l'immigration et la transgression des frontières, à travers la résidence en France et le rapprochement des peuples, inscrivent cette fiction au cœur

de la littérature mondiale. Cette conquête du centre est matérialisée par le prix Goncourt qui sacre cette œuvre. L'Afrique n'est donc plus à la périphérie, mais au centre grâce à une production littéraire universellement reconnue.

Bibliographie

ALBERT, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.

BA, Mamadou Hady, « T. C. Élimane double romanesque de Mohamed Mbougar Sarr ? », *Études de littérature coloniale et postcoloniale*, n°1, mars 2022, pp.5-7.

BA, Mamadou Hady, *La représentation de l'Afrique dans l'œuvre romanesque de Tierno Monénembo*, Thèse de Doctorat unique, Université Gaston Berger, 2020.

BOUAZZA, Hafid, *Een beer in bontjas*, Amsterdam, CPNB, 2001.

CHANDA, Tirthankar, « Les combats d'une nouvelle génération d'écrivains. Tant que l'Afrique écrira, l'Afrique vivra », *Le Monde diplomatique*, décembre 2005, pp. 30-31.

CHEVRIER, Jacques, « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de migritude », Paris, *Notre librairie*, n°155-156, 2004, pp. 96-100.

DIALLO, Elisa, *Tierno Monénembo une écriture migrante*, Paris, Karthala, 2012.

DIÈNE, Babou, « Les enfants de la postcolonie » et "la république mondiale des lettres" », *Science et technique, Lettres, Sciences sociales et humaines*, Vol. 29, N° 1, Janvier-Juin 2013, pp. 9-22.

DIOME, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.

LEBDAI, Benaouda, « Les écrivains migrants ; constructeurs d'une globalisation équilibrée Afrique/Europe », dans Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Dakar, Jimsaan, pp. 79-95.

MABANCKOU, Alain, *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris, Présence Africaine, 1998.

MOUDILENO, Lydie, « Qu'est-ce qu'un auteur postcolonial ? » dans Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Dakar, Jimsaan, pp. 157-173, 2017.

SARR, Mohamed Mbougar, *La plus secrète mémoire des hommes*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2021.

WABERI, Abdourahman A., « Les enfants de la postcolonie esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », *Notre Librairie*, n°135, septembre-décembre 1998, pp. 8-15.

A NOS LECTEURS

Éthiopiennes publie des études et articles originaux se rapportant à la littérature, de philosophie, de sociologie, d'anthropologie et d'art..

Les textes proposés sont soumis à l'appréciation du Comité de Rédaction qui se réserve la possibilité de solliciter, chaque fois que de besoin, l'avis d'un lecteur extérieur..

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais . Les auteurs doivent envoyer aussi une version électronique pour PC (Word)..

Le Comité de Rédaction se réserve la possibilité, sauf refus écrit de l'auteur, d'effectuer des corrections de forme, de décider du moment de la publication, d'éditer les articles soit dans les numéros ordinaires soit dans les numéros spéciaux en fonction de leur sujet..

Les auteurs sont priés de signaler la publication dans une autre revue d'articles déjà acceptés par *Éthiopiennes*. Toute publication postérieure à celle d'*Éthiopiennes* devra mentionner en référence le numéro concerné..

Chaque auteur recevra une version électronique de son tiré à part.

Achévé d'imprimer sur les presses de

 **VIRTUEL DESIGN** (+221) 77 645 94 46
Impression Numérique & Offset

2022



ÉTHIOPIQUES

Revue semestrielle
ISSN 0850 - 2005

Rue Alpha Hachamiyou TALL x René NDIAYE
Tél : +221 33 849 14 14 - Télécopie : +221 33 822 19 14
BP : 2035 Dakar
e-mail : senghorf@orange.sn
internet : <http://www.refer.sn/flss>
online : www.refer.sn/ethiopiques

AUTEURS

Mamadou Hady BA (Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal) – Aliou SECK (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Denis Assane DIOUF (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Aliou SÈNE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Coudy KANE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Dacharly MAPANGO (Université Omar Bongo de Libreville, Gabon) – Jean Marie YOMBO (École Normale Supérieure de Bertoua, Cameroun) – Ramsès NZENTI KOPA (Université de Dschang, Cameroun) – Malick DIAGNE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Dominique SÈNE (Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal) – Abdoulaye DIOME (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) – Coudy KANE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal)

| | | |
|-------------|-----------------------------|-------------|
| Sénégal | : le n° | 4.000 F CFA |
| | Abonnement annuel | 7.000 F CFA |
| Afrique | : le n° | 5.000 F CFA |
| | Abonnement annuel | 9.000 F CFA |
| Autres pays | : le n° | 30€ |
| | Abonnement annuel | 70€ |
| | Abonnement de soutien | 100€ |

Frais de port en sus